

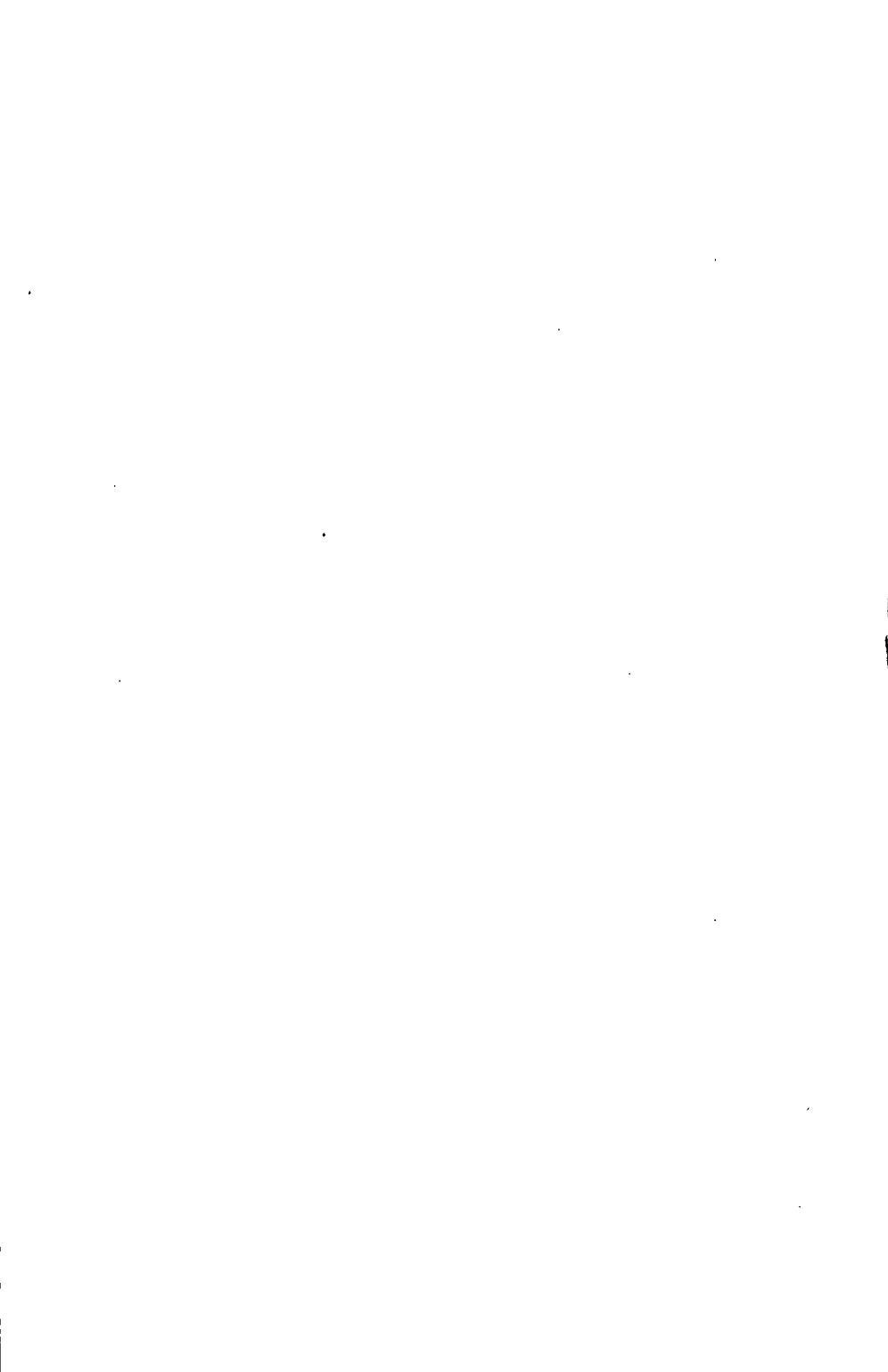
ALICE

PAR MAURICE LELONG O. P.

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication



**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.**

© 1965, Éditions Gallimard.

Une aveugle-sourde-muette a confisqué l'attention du public. Il semble qu'à l'exception de rares spécialistes, bien peu, en effet, seraient capables de citer d'autres cas que celui d'Helen Keller. Nous en présenterons pourtant quelques-uns. Ils sont d'ailleurs plus nombreux qu'on ne pourrait le croire, les infirmes qui ont été privés à la fois des sens de la vue et de l'ouïe. Soit que leurs facultés cérébrales aient été irrémédiablement atrophiées, soit que des recherches, toujours longues, ardues et d'abord décevantes, n'aient pas été tentées ou poursuivies, ils sont généralement relégués dans ces maisons qu'on appelait naguère « asiles », et aujourd'hui, par euphémisme, « Instituts médico-pédagogiques », où tout espoir de sauvetage est abandonné. Sans la rencontre d'une religieuse allemande d'une trempe exceptionnelle, c'est bien le sort qui attendait l'aveugle sourde et muette alsacienne.

Son état était particulièrement tragique. L'un des seuls éducateurs d'aveugles-sourds, qui fut le premier lecteur de cette monographie, a convenu qu'il n'avait jamais eu connaissance d'un cas aussi difficile. Il s'est trouvé, de surcroît, que les conditions d'observation ont été privilégiées : à la source même, nous n'avons pas eu à reconstituer après coup, sur des éléments de seconde main, cette aventure fantastique.

Depuis plus de trente ans Alice savait que j'avais entrepris

d'écrire sa vie. Elle ne s'était jamais opposée à ce dessein, car nous étions une paire d'amis et elle me faisait confiance. Au début, elle s'inquiétait à la pensée que son portrait pourrait aussi retenir ses vilains défauts. Pauvre petite Alice ! La dernière fois qu'il fut question entre nous de ce travail, beaucoup de temps s'était écoulé, presque une vie, et elle m'a dit simplement : « Pourquoi ? »

Pourquoi ? Je n'ai pas eu le cœur de lui expliquer comment ceux qui étaient autrement avaient besoin d'elle pour découvrir les trésors dont ils avaient été comblés et qu'ils appelaient lumière et musique, mais qui étaient infiniment plus : intelligence et amour.

« A quoi bon ? » pensai-je, et je ne répondis rien. N'empêche que je n'avais pas trop bonne conscience. On eût dit que j'allais livrer ce qui n'appartenait à personne qu'à cette morte-vivante dont j'avais forcé le secret.

On a beau se persuader qu'une fille aveugle et sourde-muette est déjà pratiquement retranchée du nombre des vivants, on ne se défend pas d'un certain malaise à dévoiler au grand jour sa pauvre vie. Je tâchai de me tranquilliser en décidant de taire le nom d'Alice, de passer sous silence le lieu de sa réclusion, d'estomper d'autres traits, avec l'espoir chimérique de décourager les folliculaires et les chasseurs d'images.

C'est qu'un autre drame avait précipité l'infirmes dans une solitude dont, moyennant un peu d'attention, on ne pourra guère soupçonner l'horreur qu'un peu plus loin.

La femme qui est toujours là pour le miracle de volonté, d'intelligence et d'amour quand il s'agit d'arracher sa proie à la nuit silencieuse — Miss Sullivan avec Helen Keller, Sœur Marguerite des religieuses de la Sagesse, avec Marie Heurtin, pour ne citer que les deux cas les plus célèbres — s'est appelée Sœur Clarisse, des Sœurs de la Croix de Stras-

bourg. Elle fut aux prises avec des difficultés sans précédent. Le malheur a voulu qu'en adaptant à la langue française une ancienne méthode viennoise, nul autre ne pouvait converser avec Alice. La guerre et ses séquelles ayant séparé l'élève de celle qui était le seul intermédiaire avec l'univers des idées et des sentiments, entraînèrent un effondrement indescriptible. La catastrophe devait être consommée le 3 novembre 1958, lorsque Schwester Clarissa Waldenmaier emporta dans la tombe la clef du monde qu'elle avait ouvert et qui se refermait derrière elle.

Par un comble de disgrâce, l'aveugle-sourde-muette perdait ainsi, pour la seconde fois, ses yeux et ses oreilles qui avaient passé dans ses mains. Personne, en effet, ne savait plus communiquer avec elle. Quelques signaux de ce monde englouti après la catastrophe lui parvenaient encore, de loin en loin, mais la voie du retour était définitivement coupée.

En voilà sans doute assez pour faire pressentir ce qui me retenait de renfermer dans un livre une douleur indicible. Il y a mieux à faire qu'un reportage quand un malheureux se trouve enfoui dans une mine éboulée : il s'agit de voler à son secours.

J'étais alors travaillé par l'idée, probablement absurde, que la cybernétique, ou quelque science nouvelle issue des récentes découvertes de la biologie ou de la physique, devrait rétablir le pont. « On a réussi, me disais-je, des exploits non moins hasardeux en chirurgie du cœur ou du cerveau. » Sur le ton d'un S.O.S., j'avais donc inventé de lancer, au seuil de cette monographie, un appel pressant aux techniciens.

Il paraît que le professeur Boris Grabowski a réussi des expériences de vue extra-rétinienne basées sur la capacité de la peau humaine à réagir à la lumière et qui permettraient aux aveugles, sinon de voir, du moins de percevoir par la

peau. Aurait-il été plus inconcevable de transformer en signes lisibles pour les voyants les manipulations conventionnelles d'une sourde-aveugle que personne, depuis la disparition de son initiatrice, ne savait plus traduire ?

D'autres recherches, sans doute moins aléatoires, ont été menées plus récemment par les docteurs Tomatis et Rollet avec l'oreille électronique qui permet au sourd de forcer le mur du silence grâce à un changeur de fréquence qui agit sur les nerfs auditifs et, plus profondément encore, sur les centres du cerveau où, généralement, la rupture s'est produite.

La vraie solution s'est imposée enfin, décisive et souveraine : le 20 février 1962, vers vingt heures — pour compter comme ceux qui mesurent le temps et la vie avec le soleil — l'aveugle-sourde-muette sortait de sa nuit et de son silence. La mort, dont jadis elle s'épouvantait et que, dans l'excès de sa douleur, elle avait fini par appeler comme une amie, avait tout remis en ordre.

Ces derniers mots seront assurément plus intelligibles et moins choquants à la fin de cette histoire. Les cas analogues, d'ailleurs moins tragiques, suscitent généralement la pitié. Ce qu'il m'a été donné de sauver de l'oubli, bribe par bribe, au long d'un quart de siècle, pourrait bien inspirer un sentiment qui doit être à base d'admiration et d'action de grâces. En tout cas, il manifesterait une singulière faiblesse d'esprit, le malheureux qui tiendrait préférable qu'Alice n'eût pas existé. L'admirable religieuse de la Croix, que cette considération n'a certainement pas effleurée, a donné la seule réponse valable, celle de l'efficacité. En nous quittant elle-même, Sœur Clarisse nous libérait du silence et des précautions dont il aurait fallu envelopper son rôle dans l'œuvre prodigieuse qu'elle avait réussie. C'est à elle que je dédierais mon devoir d'écolier, s'il n'était dérisoire de réduire à ce peu d'encre

sur du papier un chef-d'œuvre si vivant que rarement le mot de création s'est trouvé moins abusif.

Alors, c'est à vous tous qui n'avez jamais pris garde au bonheur de recevoir à flot les images et les musiques qui apportent à votre insu la joie des yeux, des oreilles et du cœur, que j'offre ces pages. Je vous prévient qu'elles ne sont pas d'une lecture frivole. Je me suis refusé de vous épargner les plages d'escarbilles qui grincent sous les pas. Mais au bout, la révélation d'un être obscur et toujours étrange vous attend, comme une récompense qui en vaut sans doute la peine : vous-même. Nous ne savons pas ce qui entre en nous par les yeux et par les oreilles. Nous avons toujours à apprendre que nous avons une âme et de quoi elle vit.

L'ENFANT MORT-VIVANT

Alice est née le 11 mars 1917, dans un village du Haut-Rhin proche de Neuf-Brisach, d'une famille de petits cultivateurs. Elle avait un frère Xavier, son aîné de huit ans, dont je tiens quelques souvenirs de la prime enfance de sa sœur. Elle aura encore deux autres sœurs, et un frère sur lesquels il n'y aura rien à dire. La double infirmité ne doit rien à l'atavisme, comme ce fut le cas des deux sœurs aveugles qui firent la célébrité de l'établissement des Filles de la Sagesse à Larnay, près de Poitiers. La petite Alsacienne était d'ailleurs normale et, longtemps après la catastrophe, les gens du voisinage se plaisaient encore à prodiguer de cruels compliments sur le joli bébé que, d'abord, Alice avait commencé d'être. A la place d'honneur du pauvre logis, un portrait photographique, démesurément agrandi, atteste que la fille qu'on ne montrait pas avait été comme les autres.

Au cours de ce troisième hiver de guerre, la fièvre scarlatine avait fait de nombreuses victimes parmi les enfants de la région. Ses parents avaient mis Alice à l'abri chez sa grand-mère, qui demeurait à trois cents mètres, comme si ce subterfuge devait la soustraire à l'épidémie. En moins d'une semaine, les symptômes du mal apparaissaient et, l'état empirant, le médecin considérait bientôt l'enfant comme perdue. Comme il ne prescrivait même plus d'inutiles médicaments,

sur les instances des parents, m'a-t-on rapporté, il accorda néanmoins un « fortifiant ». On n'invente pas ces mots-là...

Trois ou quatre jours durant, la petite malade fut, comme on dit, entre la vie et la mort, plus près de la mort apparemment.

Elle survécut pourtant, mais la famille restait sous le coup de l'angoisse : le docteur, qui ne semble pas avoir épargné ces pauvres gens en annonçant toujours le pire, les avait avertis que la scarlatine passait rarement sans laisser de traces.

La maman guettait donc, sur le corps de sa petite fille échappée à la terrible maladie, le signe avant-coureur de la rançon. Il apparut dans l'œil droit, sous la forme d'un petit point blanc. La menace de la cécité commença de peser sur la famille d'Alice.

Le médecin crut bien, cette fois, qu'on viendrait à bout de ce bobo, et il donna quelques palliatifs qui s'avèrent bientôt impuissants. Tous les matins on constatait que la tache blanchâtre avait grandi, formant une sorte de pellicule qui avait commencé de recouvrir la pupille. Il fallut recourir à un spécialiste, et l'enfant fut transportée à l'hôpital de Colmar. Ceci se passait le 1^{er} mars 1919.

Après deux ou trois jours d'observation, l'ophthalmologue déclarait au père d'Alice qu'il était urgent d'extraire l'œil droit, faute de quoi l'œil gauche serait entraîné lui aussi par le même mal.

L'ablation de l'œil droit fut donc décidée. Pourtant, l'énucléation ne donna pas le résultat escompté : le même phénomène de la petite tache laiteuse qui avait nécessité l'extraction de l'œil se reproduisit dans l'autre. En peu de temps, Alice n'était plus seulement borgne, elle était complètement aveugle.

Il ne m'appartient pas de porter un jugement clinique sur ce cas, ni sur les suites que la première infirmité allait avoir

en se compliquant de surdité. Remarquons du moins que l'hérédité est ici hors de cause. Comme tous les visiteurs, tant soit peu attentifs, des établissements d'aveugles et de sourds-muets, j'avais été frappé, naguère, par le nombre de frères et de s urs qu'on y remarquait. Il y a toujours, sans doute, des couples de garçons et de filles qui dénoncent les méfaits de certaines hérédités. Comme je soulevais ce problème à l'établissement de Strasbourg-Neuhof, qui comptait alors cent trente-cinq élèves, on me signalait deux familles dont trois enfants sur quatre étaient sourds-muets; deux enfants sur deux d'une autre famille y étaient d mutis s, et cinq sur les huit d'une dernière famille. Dans le même temps, S eur Clarisse me parlait d'un curieux phénomène d'alternance dont elle était le témoin à Bingen où, dans une famille de huit enfants, un aveugle et puis un voyant, un autre aveugle suivi d'un voyant, et ainsi de suite, avaient vu le jour, s'il est permis de s'exprimer de la sorte pour l'une des deux séries de nouveau-nés privés de lumière.

Dans nos pays d'Occident, où les statistiques accusent de moins en moins d'aveugles et de sourds-muets, sans pourtant que les effectifs des écoles sp cialis es diminuent, car les recherches de dépistage sont men es plus activement, le pourcentage des infirmes de naissance est nettement en r gression¹. On peut estimer que le quart environ des sourds-

1. Sur les 12 000   15 000 aveugles dénombrés en France, on en compte de 2 000 à 3 000 en âge de scolarité. Les sourds-muets sont de beaucoup les plus nombreux, de 20 000 à 25 000 suivant les estimations que j'ai sous les yeux, avec quelque 4 000 enfants fréquentant les cours spéciaux. Sur les 4 034 enfants sourds-muets recensés, 2 600 remplissent 39 écoles officiellement agr ees, tenues par des prêtres, des religieuses et des religieux. Ceux-ci sont principalement représentés par les Frères de Saint-Gabriel. Les Filles de la Sagesse viennent en tête, par le nombre, des religieuses vou es à cet enseignement.

muets ont été privés de l'ouïe à la naissance, les autres cas ayant été provoqués par des maladies. Le méningite cérébro-spinale est à la tête des maladies qui troublent la vue ou le sens de l'ouïe jusqu'à supprimer leur exercice. L'on m'a signalé, parmi les causes de cécité et de surdité, l'otite, la pneumonie, la rougeole. La poliomyélite et la coqueluche ne comptent que pour un assez faible pourcentage. Les convulsions sont comptées d'ordinaire, quoique improprement, au nombre des maladies qui provoquent, à l'occasion, la perte de l'ouïe et de la vue. La scarlatine est assez rarement à l'origine de l'une de ces infirmités¹.

Quant à la perte de la vue en deux temps, l'un des yeux cessant de fonctionner et l'autre suivant son exemple, « par sympathie », c'est un phénomène maintes fois observé. Ce fut le cas notamment, si je ne me trompe, de deux aveugles notoires, Maurice de la Sizeranne et Jacques Lusseyran, l'auteur de l'ouvrage intitulé *Et la lumière fut*.

A l'hôpital de Colmar, la malheureuse petite Alice, resca-

1. Le plus grand nombre de surdités acquises après la naissance, écrit M. Pierre Oléron (*Les Sourds-Muets*, Presses Universitaires de France, 1950, p. 24), est la conséquence de maladies diverses; un petit nombre provient de chocs (coups, chutes...) pouvant entraîner des fractures et hémorragies intéressant l'oreille. Parmi les maladies ou affections responsables de la surdi-mutité, on peut citer : otite moyenne, méningite, encéphalite, scarlatine, rougeole, diphtérie, coqueluche, pneumonie, grippe, typhoïde, poliomyélite... Les convulsions fréquemment invoquées ne sont pas une cause, mais un symptôme attestant une atteinte des centres cérébraux. » A propos du cas qui nous occupe, le même auteur note que le rôle de ces maladies varie suivant les régions et les époques. « La méningite paraît jouer un rôle prépondérant, d'autant plus fâcheux que les surdités qu'elle engendre sont le plus souvent totales. Une maladie comme la scarlatine venait au même plan, dans une statistique américaine de 1920, alors que, par exemple, on n'en trouve pas un seul cas invoqué dans les dossiers de deux cent cinquante élèves de l'Institution Nationale de Paris (1947-1948). »

pée de justesse, ne supportait par jour que quelques cuillérées d'eau sucrée. Prostrée, dans un état de faiblesse qui allait en s'aggravant, elle était décharnée. On la laissa rentrer au logis paternel au bout de six semaines, parce que, après tout, autant valait que cette enfant mourût à la maison qu'à l'hôpital. Le lait qu'on la forçait d'ingurgiter lui rendit quelque force. De ce temps date la manie, qui devait persister pendant plus de cinq ans, d'exiger le même biberon.

Les parents étaient uniquement préoccupés de la vue de l'enfant. Au retour de son tragique séjour à Colmar, elle avait d'ailleurs prononcé un mot, celui de « grand-mère : *Grossmutter*. L'on se souvient encore qu'un jour, comme on l'avait transportée dans la cour, elle dit : *D'Sunn schinnt*. (Il y a du soleil.) Comme Alice avait porté la main au visage, on avait conclu que cet œil n'était pas tout à fait mort. Une autre fois, aux aguets du moindre signe qui pouvait leur redonner espoir, les parents constatèrent que l'enfant réagissait à l'approche d'une lampe allumée : leur fille n'était donc pas complètement aveugle, elle distinguait quelque chose de la lumière et pourrait au moins se diriger. Hélas ! elle n'avait perçu que la chaleur de la flamme.

Cet œil décidément éteint ne fut pourtant pas totalement inutile. L'on se félicitera de ce que, plus tard, le papa d'Alice ait refusé l'autorisation d'opérer à un chirurgien qui escomptait un soulagement problématique d'une nouvelle intervention. Ce globe vitreux, sur lequel la pupille n'est plus qu'un disque incolore et qui ne communiquait plus aucun reflet du monde extérieur, est resté, en effet, le seul point mobile sur ce visage de morte. On y surprenait comme le remous de l'agitation intérieure de l'infirme. Sœur Clarisse prenait garde à ces mouvements. Elle savait, quand il s'agitait dans son orbite, que son élève était en proie à la curiosité ou au désir. Elle me rapportait un jour qu'à l'école

des aveugles, une jeune compagne de classe, qui jouissait encore d'un minimum de vision, lui disait parfois :

— Alice réfléchit.

— A quoi le sais-tu ? demandait la maîtresse.

— A l'œil, répondait la fillette.

En désespoir de cause, on avait décidé de pratiquer une pupille artificielle qui permettrait, si l'opération réussissait, de laisser filtrer un mince filet de lumière. Alice fut donc acheminée derechef vers l'hôpital de Colmar. Elle y séjourna trois semaines et, quand on la ramena, tout espoir d'amélioration, si tenue fût-elle, était évanoui.

Dès ce moment-là, l'enfant ne proférait plus une seule parole.

Il fallut du temps à l'entourage pour découvrir la sinistre vérité. L'on avait remarqué, certes, qu'Alice ne répondait plus aux appels ou aux injonctions qui lui étaient adressés, mais on attribuait ce mutisme au choc que l'intervention manquée avait causé. Comment un père et une mère pourraient-ils seulement concevoir qu'un bébé devenu aveugle, deviendrait sourd ! L'on finit pourtant par s'inquiéter. A l'occasion d'une fête villageoise, quand chacun manifestait sa joie dans le bruit, quelqu'un fit résonner avec force une trompette aux oreilles de l'enfant sans attirer le moindre attention.

Enfin l'on dut se rendre à la réalité : l'aveugle était, en même temps, irrémédiablement sourde.

La famille d'Alice allait apprendre ce que représentait au juste une telle disgrâce.

Toutes les communications étaient rompues avec l'enfant. Il fallait deviner ce qui lui était nécessaire. Elle-même paraissait s'enfoncer de plus en plus dans un isolement d'où elle ne tenait plus compte de rien ni de personne qui pourrait encore subsister en dehors d'elle.

Les témoins de cette période crucifiante, qui va se prolonger durant près de cinq ans, rapportent qu'on avait l'impression que cette malheureuse se croyait seule au monde¹.

Les détails affreux qu'on a retenus de cette triste période auraient eu pourtant de quoi décourager les plus obstinés.

D'abord, l'infirmes refusait de s'asseoir sur un siège quelconque. On aurait dit, m'écrivait son frère aîné, qu'Alice ne se sentait pas en sécurité sur une chaise. Les canaux semi-circulaires remplis de lymphe situés dans l'oreille interne, ou le nerf vestibulaire qui relie au cerveau ces canaux saccule et utricule qui assurent les fonctions de l'équilibre, avaient-ils subi des troubles à la suite de l'accident ? En tout cas, l'enfant mutilée se laissait choir sur le plancher pour avaler son lait. Toute sa nourriture lui venait ainsi par le biberon.

Alice a vécu ses jeunes ans sans connaître le goût des légumes ni de la viande. Elle prenait seulement un peu de macaroni, mais d'une manière si déplorable qu'on hésitait à lui en donner. Elle s'emparait, à pleine main, d'une poignée

1. Aucun ne songeait, certes, que les Grecs denommaient *idiotes* celui qui va tout seul et prétend se passer des autres, mais chacun devait penser à part soi que la pauvre Alice sombrait dans la folie. Je n'aventure d'ailleurs cette hypothèse qu'à mes dépens : rien ne permet de croire que dans le cercle familial on ait jamais envisagé cette extrémité. En tout cas, pas une confiance ni une démarche n'autorise à supposer qu'on ait seulement eu la velléité de se débarasser sur un organisme social, de cet être dégradé, comme on fait dans les cas de démence infantile. Ceci vaut d'être souligné après le verdict aberrant du fameux procès de Liège. Cette observation, que nous avons recueillie de témoins dont on peut croire qu'ils étaient exempts de tout souci de conforter une thèse quelconque, est d'une importance qu'on ne saurait minimiser : elle est, en effet, de nature à éclairer le comportement de la sourde-aveugle qui, étant privée de la connaissance des autres, devenait incapable de se trouver soi-même. « Celui qui n'a pas connu le langage, écrit le docteur Chauchard, ne peut nullement s'élever à une vraie forme humaine de pensée et de conscience. » *Le Langage et la Pensée*, Presses Universitaires de France, 1956, p. 110.

de pâtes, en croquait une bouchée et rejetait le reste, comme on jette la queue des cerises après avoir pris le fruit entre les dents ! C'est après le plat de macaroni, auquel Alice goûtait à peine, qu'il fallait manœuvrer la pelle et le balai.

Qu'advierait-il d'un enfant normal que l'on continuerait d'alimenter de laitage après l'âge de sept ans ? Il est évident qu'aucun spécialiste de la diététique infantile ne préconiserait une telle prolongation du régime lacté qui est naturel au petit omnivore. Le lait est pourtant un aliment complet, riche en protéines et en calcium, qui demeure un élément fondamental de l'alimentation, longtemps encore après le sevrage. L'on peut tenir pour certain que l'absence d'autre nourriture a été moins préjudiciable que le manque d'exercice, d'air et de soleil. Mais allez donc faire comprendre à des paysans qu'une aveugle a besoin de lumière pour vivre et se développer, faute de quoi elle s'étiole et ses membres s'atrophient...

Nous n'avons pas fini d'assister aux conséquences désastreuses de la claustration dans ce pauvre corps ravagé. Vers l'âge de onze ans, la colonne vertébrale commença à dévier. Alice, qui aurait été aussi bien dirigée vers les sourds-muets de Neuhof que vers les aveugles de Still, alors que raisonnablement elle paraissait toute désignée pour les débiles mentaux d'Ochsenfeld, n'échappera tout de même pas à l'hôpital orthopédique des enfants estropiés de Stockfeld. Somme toute, Alice relevait d'à peu près tous les services hospitaliers créés par la charité des Sœurs de la Croix pour les pires misères.

Pierre Villey, professeur à la faculté de Caen, spécialisé dans Montaigne, qui périt à la veille de la dernière guerre dans un accident de chemin de fer, avait perdu la vue à l'âge de quatre ans : il déclarait n'avoir gardé nul souvenir visuel. De très vagues impressions colorées, qu'il avait peut-être

encore, étaient tellement diluées dans sa mémoire qu'elles n'avaient plus aucune configuration. Ces témoignages ne manqueront pas d'en étonner certains dont les souvenirs remontent beaucoup plus haut : ils seraient moins surpris s'ils considéraient plutôt les souvenirs non entretenus dans la mémoire, et qui s'estompent, se déforment et se dissolvent bientôt.

Le fondateur de la première école de sourds-muets à Paris écrivait en 1770, dans un grand élan de générosité et dans le style de l'époque : « J'offre de tout mon cœur à ma patrie et aux nations voisines de me charger de l'instruction d'un enfant, s'il s'en trouve, qui, étant sourd-muet, serait devenu aveugle à l'âge de deux ou trois ans. Plaise à la miséricorde divine qu'il n'y ait jamais personne sur la terre qui soit éprouvé d'une manière aussi terrible ! Mais s'il en est une seule, je souhaite qu'on me l'amène et de pouvoir contribuer par mes soins au grand ouvrage de son salut. »

Ce prêtre au grand cœur qui reçut l'appui de Louis XVI et l'hommage de la Révolution — à sa mort, l'Assemblée Nationale proclama solennellement que « Michel de l'Épée avait bien mérité de la Patrie et de l'Humanité » — en adjurant ainsi le ciel de lui confier un sourd-muet devenu aveugle demandait pratiquement, à son insu, un aveugle-sourd-muet de naissance. L'abbé de l'Épée n'a d'ailleurs pas trouvé l'infirmes sans ouïe et sans vue que désirait sa générosité. Ne doutons pas qu'il y en eût, mais, considérés comme le déchet des arriérés profonds, il était pratiquement impossible de les dépister. Un demi-siècle plus tard, tant en Europe qu'en Amérique, en quatre endroits différents les premiers essais d'éducation des sourds-muets-aveugles ont été signalés.

Bernard, aveugle-sourd-muet que j'ai retrouvé à l'Institut de Poitiers, où il m'a reconnu après vingt-cinq ans d'absence

et fait un accueil bouleversant, avait parlé jusqu'à l'âge de sept ans, et cet avantage se laisse percevoir quand il articule des sons que Frère Thomas devait d'ailleurs me traduire. (Les mamans ne sont-elles pas les seules à entendre le langage informe de leurs bébés ?)

Le petit François, dont l'histoire a été rapportée dans *Les Mains revêtues de lumière*, avait vu et entendu jusqu'à l'âge de sept ans, et le peu qu'il a emporté de ses expériences est manifeste dans son comportement.

Il faut ajouter que ces bribes ne manqueraient pas d'être rapidement affaiblies, estompées, diluées, et bientôt englouties à jamais dans le naufrage des sens, si l'on ne veillait constamment à les entretenir. Nous ne « réalisons » guère la perversion immédiate d'une fonction, pourtant exercée de longue date, s'il arrivait à une autre fonction de s'interrompre. L'on s'imagine que chaque faculté travaille pour son propre compte, alors qu'en fait elle dépend des autres jusque dans son exercice propre.

Le jour où le reporter de la télévision, ayant installé ses micros dans une école de sourds-muets, eut l'ingénieuse idée de faire réciter une fable de La Fontaine par un professionnel de la parole rendu incapable de s'entendre lui-même, nous avons entrevu ce qu'il adviendrait du langage si le flux des images sonores venait à tarir. Un sociétaire de la Comédie-Française s'est prêté à cette expérience qui consistait à réciter un texte pourri dans sa mémoire, tandis que par des moyens mécaniques le son de sa propre voix amplifiée lui était injecté avec quelques instants de retard, le mettant ainsi dans l'impossibilité de se contrôler : « Le chêne, un jour, dit au roseau... » On lisait sur son visage concentré que M. Julien Bertaut se livrait à un effort soutenu pour articuler sa diction. Bientôt, ici ou là, la parole se décomposait, comme il arrive lorsque le disque ne tourne plus à la vitesse



ALICE

La privation de la vue est une infirmité qui émeut toujours les voyants. Pour leur sembler moins cruelle, la surdité pourrait bien avoir des conséquences autrement graves. En tout cas, on serait loin du compte en ajoutant l'infirmité de l'aveugle à celle du sourd, pour mesurer la disgrâce d'être priv e de la fonction des yeux et des oreilles à la fois.

Plusieurs de ces cas comme celui d'Helen Keller, sont célebres, Celui de l'aveugle sourde — et du même coup muette — d'Alsace, que le Père Lelong a suivi durant plus d'un quart de siècle, est plus tragique qu'aucun de ceux qui ont  ete  etudi es et écrits jusqu'à présent.

A l'âge de sept ans, Alice n'avait manifest e aucun sentiment humain d'aucune sorte. Sans communication avec les autres, elle était retranchée dans un monde étranger inaccessible. Il faudra vingt mois d'efforts acharn es pour que l'enfant arrive à établir un rapport entre un signe sur la main et un bonbon. Comment tout le reste des connaissances et des expériences du c oeur et de l'âme est-il entr e dans l'esprit de l'aveugle sourde-muette? Autrement dit : Comment comprendre et se faire comprendre rien qu'avec le sens du toucher ? penser et échanger des idées par la peau ?

C'est un problème qui se pose ici dans le vif. Il y en a bien d'autres, aussi bouleversants, qui font de cet ouvrage non pas seulement une lecture poignante, mais un récit d'exploration dans des régions inconnues de ce monde, infiniment plus lointaines que les espaces interstellaires : l'Homme.

nrf